

cieuse et qui avançait sur le corridor, fut destinée à l'empereur.

L'austérité du cloître se révélait encore dans l'intérieur de ces cellules devenues prisons. Un parquet briqueté, des murs blanchis à la chaux, un lit de camp, deux ou trois chaises, une table et un lavabo des plus simples.

... Il était environ 8 heures du soir et l'empereur dinait. Assis sur le bord du lit, il tenait entre ses genoux une cuvette où il posait les plats ; sur la petite table en bois blanc, un candélabre portait plusieurs bougies allumées, éclairant vivement la pièce, et sur le fond clair des murs unis et blafards, la figure de Maximilien se détachait avec une vive intensité. A ses côtés se trouvaient le général Miramon et Mme Miramon, silencieux. Chacun restait absorbé dans ses tristesses.

Le général, abreuvé des outrages qui frappent le vaincu, sentait profondément tout le dévouement de sa compagne et son affection pour elle n'en était que plus vive. Il tenait sa main dans sa main, et doucement, involontairement, peut-être, il la porta à ses lèvres.

Le geste fut aperçu par l'empereur, et des larmes jaillirent de ses yeux. Le général et Mme Miramon, émus, crurent que le souvenir de l'impératrice causait cette douleur soudaine.

—Non, dit Maximilien, mais je n'ai reconnu que trop tard combien vous m'étiez dévoués ! et je souffre d'être la cause de votre séparation.

—Ah ! sire, dit Miramon, si j'avais écouté les conseils de cette femme, je ne serais pas ici.

—J'y suis, parce que j'ai écouté les conseils de la mienne, reprit Maximilien.

.

...La veille de l'exécution, le colonel Palacio, chargé de la surveillance des condamnés, dont il avait su gagner les bonnes grâces, entra dans la cellule de Miramon qui lui dit :

—Enfin, colonel, quel est le lieu de l'exécution ?

—Je l'ignore, général.

—Je crois qu'on a choisi le Cerro de las Campanas.

—Je le crois aussi, balbutia le colonel.

—Eh bien ! tant mieux c'est un point culminant.

Miramon veilla jusqu'à minuit, heure à laquelle M. Lombardo, frère de Mme Miramon, lui apporta un télégramme de celle-ci, ainsi conçu :

"Tout est perdu, adieu jusqu'au ciel. Concha de Miramon."

Miramon froissa le télégramme dans ses doigts : "Je ne regrette la vie qu'à cause de cette femme ; va-t'en, dit-il à M. Lombardo, sois demain au Cerro avec les autres parents qui m'ont promis d'assister à l'exécution et apporte une couverture, pour dérober mon corps à la curiosité publique."

Miramon dormit trois heures ; il prit du chocolat et s'habilla avec recherche ; à six heures, il était prêt à marcher, accompagné d'un prêtre. En sortant dans le corridor, il trouva Maximilien.

Le soleil se levait et les vives clartés du ciel resplendissaient dans la vallée de Queretaro ; de joyeux rayons pénétraient dans la cour étroite du couvent.

—Quelle belle journée, don Euladio, dit Maximilien, c'est ainsi que je l'aurais choisie pour le jour de ma mort.

Une sonnerie de clairon se fit entendre, et Maximilien, qui ne savait l'interpréter, demanda à Miramon : "Miguel, est-ce pour l'exécution ?"

—Je ne saurais vous renseigner, sire, c'est la première fois qu'on me fusille.

Cette réponse amena un sourire sur les lèvres de l'empereur.

.

L'heure était arrivée ; les condamnés montèrent chacun dans une voiture et ils traversèrent les rues de Queretaro au milieu d'une foule qui se pressait, respectueuse et attendrie, sur leur passage ; les mouchoirs s'agitaient et quelquefois un bruit de sanglots arrivait jusqu'à eux. Les condamnés saluaient, ils retrouvaient dans la multitude des figures connues.

Quelques minutes avant sept heures, ils arrivèrent au Cerro de las Campanas, éloigné de plus d'un kilomètre de la ville ; ils descendirent de voiture, s'acheminèrent à pied, jusqu'à mi-côte du morne nommé Cerro de las Campanas et s'adosèrent à un massif de cactus.

Le général, commandant les troupes, fit lire un ordre du jour, condamnant à mort tous ceux qui tenteraient de s'opposer à l'exécution, et la parole fut donnée aux condamnés.

Le soleil était déjà haut dans le ciel pur, baignant la vallée d'une lumière intense. Le Cerro, comme un immense rocher jeté dans la vallée, s'élevait nu et jaunâtre, verdi en quelques points par les cactiers et les nopals ; un carré de 4,000 hommes de troupes l'entourait de ses lignes régulières et uniformes de baïonnettes scintillant au soleil ; au delà, la foule bariolée et ondoyante ; au loin, la dentelure bleuâtre des Cordillères.

L'officier, commandant le peloton d'exécution, s'approcha de Maximilien et lui demanda son pardon pour l'ordre qu'il allait exécuter !

L'empereur distribua aux soldats plusieurs onces d'or à son effigie, en leur recommandant de ne pas tirer au visage. Puis il donna l'accolade aux généraux Mejia et Miramon, et comme celui-ci s'était placé à sa droite, il lui dit à haute voix : "Les braves doivent être respectés des monarques jusqu'à la mort : général, passez à la place d'honneur."

Miramon passa au centre. Alors, d'une voix ferme et s'adressant à la foule, Maximilien dit :

"Mexicains ! Les hommes de ma race et de mon origine naissent pour faire le bonheur des peuples ou pour être martyrs ; que mon sang soit le dernier versé pour la rédemption de ce malheureux pays. Vive le Mexique !"

Aussitôt, le général Miramon, avec tout l'éclat de sa voix, ainsi que lorsqu'il commandait l'armée sur le champ de bataille, s'écria :

"Mexicains ! Devant le conseil de guerre, mes défenseurs ne cherchèrent qu'à sauver ma vie ; au moment où je vais comparaître devant Dieu, je proteste contre le nom de traître qu'on m'a jeté à la face pour justifier ma condamnation. Que les Mexicains éloignent du nom de mes enfants cette tache d'infamie et que ma patrie soit heureuse. Vive le Mexique."

Le général Mejia leva les yeux au ciel :

"Très Sainte-Mère, je prie pour que ton fils me pardonne comme je pardonne à ceux qui vont me sacrifier."

Le feu de peloton éclata, et dans les spirales de fumée qui, lentement, s'évanouissaient, Maximilien apparut se tordant dans le sang et gémissant : Hay Hombre ! Le coup de grâce l'acheva.

MGR GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS
(Voir gravure)

UNE perte cruelle vient de frapper le monde catholique : Mgr Guibert est mort.

Né à Aix, en 1802, il entra dans la congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, de Marseille, et sa vie tout entière devait s'éclairer des reflets de cette première consécration religieuse. Il fit, chez les Oblats, de brillantes études théologiques qu'il alla terminer à Rome. Après avoir été vicaire général et supérieur du séminaire d'Ajaccio, il fut nommé évêque de Viviers, en 1841.

Promu à l'archevêché de Tours en 1857, il occupa ce siège pendant quatorze ans de l'Empire, sans s'être signalé par une participation bruyante aux campagnes religieuses et politiques du temps.

Après la défaite de la Commune, Mgr Guibert fut appelé à Paris, par Thiers, pour succéder à Mgr Darboy, la malheureuse victime de la guerre civile. Nommé le 19 juillet 1871, il fut installé le 27 novembre de la même année. Créé cardinal à la fin de 1873, il demanda et obtint, en mai 1875, pour coadjuteur, Mgr Richard, ancien évêque de Belley.

L'activité de Mgr Guibert, dans ce poste éminent, s'est manifestée par son intervention dans un certain nombre de questions d'organisation législative et de budget où les intérêts du clergé étaient engagés. Il prit surtout en main l'affaire de l'église du Sacré-cœur à Montmartre. Il en fit l'œuvre d'un vœu national sanctionné par les pouvoirs publics, qui modifièrent en sa faveur les principes constants des lois d'expropriation. Il sut réunir des sommes énormes pour commencer et réaliser en partie l'exécution de travaux aussi difficiles que gi-

gantesques. Fidèle au souvenir de sa jeunesse, Mgr Guibert confia aux prêtres de la congrégation des Oblats le service de la chapelle provisoire élevée sous le vocable du futur monument.

Les grandeurs ecclésiastiques n'avaient d'ailleurs rien effacé en lui de l'influence de son éducation première. Il était resté, par la piété et l'ascétisme, le fervent de l'Immaculée Conception. Exigeant et sévère à l'égard de son clergé pour la régularité de la conduite, il donnait lui-même l'exemple d'une constante austérité.

Malgré l'éclat de ses premières études théologiques, Mgr Guibert n'a pas pris rang parmi les écrivains dogmatiques. Ses publications se composent d'Instructions et de Mandements qui ont leur place dans la bibliographie des orateurs sacrés.

L'ART DE BIEN VIVRE

Jambon aux petits pois.—Nous conseillons d'acommoder ainsi un petit jambon. Le faire dessaler dès la veille, le mettre à revenir dans le beurre pendant un quart d'heure environ pour le dorer ; passer dans le même beurre du petit lard coupé en dés, préalablement dessalé ; quand ce lard aura pris couleur, le retirer, faire un roux blanc, remettre dans la casserole le lard et le jambon, les retourner dans le roux et mouiller peu à peu avec du bouillon ; assaisonner de persil, ciboules, quart de feuille de lauriers et pointe d'ail hachés menu, et d'une pincée de poivre ; retirer la casserole sur le coin du fourneau et laisser mijoter le jambon jusqu'à cuisson complète. Ajouter alors des pois nouveaux de moyenne grosseur, couvrir la casserole et les faire cuire en les remuant souvent. Si, au moment de servir, la sauce est trop longue, la faire réduire à grand feu. Dès qu'elle est à point, la renverser dans le ragoût, dégraisser et servir.



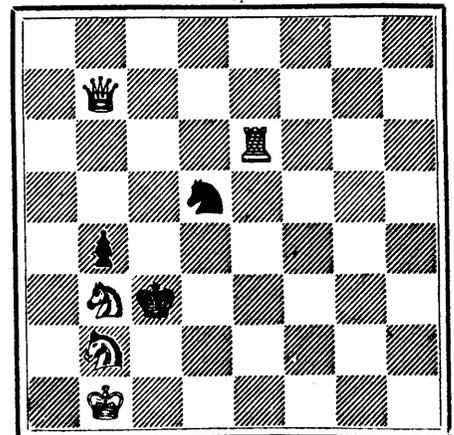
No 214.—ENIGME

Nous sommes deux frères jumeaux,
Destinés à servir deux sœurs aussi jumelles ;
Les frères sont plus ou moins beaux,
Et les sœurs sont plus ou moins belles.
Quand certain chevalier d'honneur
Jette l'un de nous sur la place,
S'il s'y trouve un homme de cœur
Tout aussitôt il le ramasse,
Et contre l'ennemi qui l'ose défier
Signale sa valeur en combat singulier.

No 216.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. le docteur S. Gold

Noirs—3 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 211.—Le mot est : Mappe-monde.

No 212.—57 jours et un tiers.

No 213.—Les mots sont : Vérité et Sévérité.

ONT DEVINE :

Jos H. Roy, fils, l'Acadie ; Mlle N. Bureau, Montréal ; E. P. Langevin, Montréal.